

Conçu de l'Esprit Saint, il a pris chair de la Vierge Marie, et s'est fait homme.

*Et incarnatus est de Spiritu sancto ex Maria Virgine,
et homo factus est.*

Nous abordons ici le cœur du Symbole, nous approchons de ce point solsticial du Trajet de Dieu qui va nous porter nous-mêmes, la nuit de Noël, dans le grand mime liturgique, à l'agenouillement. Un agenouillement qui nous permet d' « incarner » l'Incarnation, comme la prostration du Vendredi saint nous ensevelira dans l'Enseveli. Toujours est-il que dans cet article interviennent une grande Personne, l'Esprit-Saint, et le plus humble des personnages, la Vierge Marie. Et tout cela – toute cette geste – s'articule au moyen de prépositions (*de, ex*) dont la distinction et le jeu méritent que l'on y soit très attentif

Le texte latin du Symbole donne à entendre d'emblée l'essentiel : le verbe passif du Verbe. Le Verbe au passif. *Et incarnatus est*. Recourons de nouveau à la musique, qui est sans doute la meilleure théologienne dans sa manière de chanter la foi. Dans la *Messe en si* de Jean-Sébastien Bach, *Et incarnatus est* est traité avec une extrême gravité. La voix soprano I, la voix soprano II et la voix alto entrent successivement en scène, en donnant quatre notes descendantes¹. Quelque chose de régulier, de calme, d'impondérable qui évoque la tombée du soir ou celle de la neige.

Ce contrepoint est d'une sobriété et d'une stabilité harmonique au sein desquelles Bach s'interdit volontairement tout effet autre qu'en pleine nuance : tout doit être d'une subtilité telle que le caractère discret, humble et nocturne de l'Incarnation soit ici totalement lisible. L'évolution musicale se fait donc par des déplacements harmoniques au sein de petits intervalles : un minimal déplacement d'une seule note au sein de la masse chorale globale permet de marquer une inflexion qui emporte l'ensemble de cette masse vers un autre motif expressif. Bach utilise par ailleurs les cinq registres vocaux pour montrer combien l'Incarnation concerne la totalité de l'humanité, diffusant son projet sotériologique dans l'universalité de l'humain représenté ici par toutes les couleurs chorales. On ressent lors l'effluve infini de l'amour divin qui, tout en se répandant tour à tour dans chaque registre, ouvre la région de l'âme humaine à recevoir d'être inondée par les prémices de la vie éternelle (...) Le chant du chœur connaît différents moments. Le thème de l'*Incarnatus* est descendant et arpégé, sur un accord parfait ; le thème de la Vierge est ascendant et chromatique ; le thème de l'*homo factus est* consiste en une ascension plus grande, annonciatrice des futures victoires, car il remonte les notes d'arpège utilisé pour l'*Incarnatus* (...) La tierce picarde qui intervient dans les dernières mesures, illumine d'un rayon de lumière le sens de cette Incarnation qui apparaît d'abord comme le début d'une longue geste sacrificielle, et que Bach replace ainsi rapidement dans la joie que ce drame ouvrira sur la terre comme au ciel².

¹ J.S. BACH, *Missa B minor / h-Moll / Si mineur BWV 232*, Eulenburg, p. 205.

² M. CARON, *La pensée catholique de Jean-Sébastien Bach. La Messe en Si*, Versailles, 2010, p. 187-188.

Et incarnatus est... Il s'est incarné. Il s'est fait chair. Voilà ce qui lui est arrivé. Voilà ce qu'il est devenu. Voilà le cœur de son histoire. Toute son histoire. Le cœur de l'histoire universelle. Notons que le verbe « s'incarner » (*ensarkousthai, incarnari*) est un verbe abstrait, théologique, dont l'appui scripturaire majeur est évidemment l'assertion du prologue johannique qui fait droit à un devenir (Jn 1, 14) : *Et le Verbe s'est fait chair (ho Logos sarx egeneto)*. Le mot *sarx*, capital dans le quatrième évangile en raison du relief que lui donne ce premier emploi, se retrouvera dans le discours sur le pain de vie (Jn 6). Il partage, chez Jean, et plus généralement dans le Nouveau Testament, l'ambivalence du mot « monde », dans la mesure où il connote la faiblesse congénitale de tout être créé, et le péché (Mt 26, 41 ; Ga 6, 8). Il est très présent chez Paul, en particulier dans l'épître aux Romains où nous relèverons quelques occurrences christologiques majeures : ... *l'Évangile (...) concernant son Fils, issu de la lignée de David selon la chair, établi Fils de Dieu avec puissance selon l'Esprit de sainteté* (Rm 1, 3) ; *Dieu, en envoyant son propre Fils avec une chair semblable à celle du péché et en vue du péché, a condamné le péché dans la chair* (Rm 8, 3) ; ... *et de qui le Christ est issu selon la chair* (Rm 9, 5). On retiendra l'hymne christologique de la première épître à Timothée (1 Tm 3, 16) : *Il a été manifesté dans la chair (ephanerôthè en sarki)*, ainsi que l'affirmation de He 5, 7, à propos de la passion : *C'est lui qui, aux jours de sa chair, ayant présenté, avec une violente clameur et des larmes, des implorations et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort, et ayant été exaucé à raison de sa piété, tout Fils qu'il était, apprit, de ce qu'il souffrit, l'obéissance*. Même association de la chair et de la passion en 1 P 4, 1 : *Le Christ ayant donc souffert dans la chair, vous aussi armez-vous de cette même pensée, à savoir : celui qui a souffert dans la chair a rompu avec le péché, pour passer le temps qui reste à vivre dans la chair, non plus selon les passions humaines, mais selon le vouloir divin*. On remarquera, dans les écrits néotestamentaires, la fréquence des expressions prépositionnelles : « selon la chair » (*kata sarka*), « dans la chair » (*en sarki*) ; l'expression du prologue johannique, au nominatif pur (*sarx*), est évidemment la plus radicale.

« Il a pris chair... », selon la traduction française. Il prend chair comme le bois prend feu, comme l'arbre prend racine, comme le fleuve prend sa source. Comme on dit de l'eau qu'elle prend en glace, autrement dit qu'elle coagule, qu'elle se solidifie (l'incarnation est la solidification de Dieu) : phénomène physique. Il prend chair, autrement dit il nous prend la chair, pour nous la rendre au centuple, enrichie : phénomène « commercial ». *O admirabile commercium*, comme chante l'une des antiennes de l'octave de Noël. Il prend chair, comme on dit du feu lui-même qu'il prend : phénomène dynamique. Il ne faudrait pas que l'incarnation, mot abstrait relégué dans un sanctuaire dogmatique et théologique, nous cache la réalité ni les dimensions des épousailles de Dieu avec la chair, l'oxymoron étonnant du Logos et de la chair. L'incarnation n'est pas une idée (les idées ne s'incarnent pas), mais un événement – une aventure – et un fait. Un acte de chair.

Christus ingrediens mundum (He 10, 5). Tandis que nous regardons, que nous accompagnons le Fils dans son entrée dans le monde, visitons un peu le pays de la chair, inventorions le continent de la chair, faisons le répertoire de la chair. Qui dira l'épaisseur de la chair, sa résistance, sa difficulté, sa tendresse, sa violence, sa fragilité ? *Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma* (Mt 26, 41). La chair, ardente comme le feu, malléable comme la cire, fluide comme l'eau. La chair, la chair collective, toute la chair du monde accourant vers Dieu dans une procession immense d'infirmité : *Ad Te omnis caro veniet* (Ps 64, 3). Masse de la chair, profondeur de la chair, étendue de la chair dans tous ses états, en tous ses âges : âges : la chair de l'enfant, la chair de la jeunesse, la chair des vieillards ; la chair des maternités, des hôpitaux et des champs de bataille ; la chair des grands rassemblements humains, des affluences dans les métros souterrains, la chair des stades, des

chorégraphies, des mauvais lieux. La chair qui sent, qui souffre, qui désire. La chair qui crie : *Car meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum* (Ps 83, 3). La chair, impuissante à révéler l'identité divine de Jésus (cf. Mt 16, 17), incapable d'hériter du Royaume de Dieu (1 Co 15, 50), et néanmoins candidate à la résurrection et à la vision de Dieu : *Videbit omnis caro salutare Dei* (Is 40, 5). *Et in carne mea videbo Deum meum* (Jb 19, 26). Nul n'a dit sans doute de manière plus saisissante ni plus crue la réalité de ce monde de la chair que Dieu assume en Jésus-Christ que Tertullien, dans son traité *Sur la chair du Christ* dirigé contre les gnostiques :

Allons, pérore maintenant sur cette ordure qu'ont mise dans le ventre les éléments génitaux, sur ces hideux caillots de sang et d'eau, sur cette chair qui doit, pendant neuf mois, tirer sa nourriture de ce fumier. Décris-nous donc ce ventre, plus monstrueux de jour en jour, alourdi, tourmenté et jamais en repos, même dans le sommeil, sollicité de part et d'autre par les caprices de l'appétit et du dégoût. Déchaîne-toi, maintenant, contre les organes indécents de la femme en travail qui l'honorent cependant par le danger qu'elle court et qui sont naturellement sacrés. Apparemment qu'il te fait peur, cet enfant rejeté avec armes et bagages, et que tu le dédaignes encore une fois débarbouillé, parce qu'il faut le maintenir dans des langes, le pétrir de pommades et le faire rire par des caresses ! Tu méprises, Marcion, cet objet naturel de vénération : et comment es-tu né ? Tu hais la naissance de l'homme : et comment peux-tu donc aimer quelqu'un ? Toi, en tout cas, tu ne t'es guère aimé toi-même quand tu t'es retiré de l'Église et de la foi du Christ ! Mais, tu peux bien te déplaire à toi-même ou être né autrement que tout le monde, peu nous importe ! Le Christ, au moins, aima cet homme, ce caillot formé dans le sein parmi les immondices, cet homme venant au monde par les organes honteux, cet homme nourri au milieu de caresses dérisoires. C'est pour lui qu'il est descendu, pour lui qu'il a prêché, pour lui qu'en toute humilité il s'est abaissé jusqu'à la mort, et la mort de la croix³.

Splendide et puissante « Nativité » que celle dont Tertullien dresse ici le tableau... Qui sait si ce ne sont pas toutes nos jolieses et nos mignardises autour de la crèche qui ont édulcoré à la longue, aux yeux des hommes, le mystère de l'Incarnation de Dieu, qui ont dégouté l'homme – paradoxalement – de l'Incarnation de Dieu ? Le spectacle de la crèche, de la crèche la plus rèche et la plus rudimentaire – *elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche* (Lc 2, 7) – devrait émouvoir en nous un certain centre de gravité qui rende à nos yeux toute chair humaine digne de compassion et d'adoration. Noël devrait jeter sur nous un grand froid salutaire et nous mettre à genoux devant notre condition d'homme en tout ce qu'elle a de concret et de dramatique.

Dieu aborde, affronte la chair comme continent, comme élément, comme histoire, comme condition, comme milieu, comme exercice (Jb 7, 1), comme langage, comme matière, comme abîme, comme construction, comme loi (Rm 7, 23). La chair comme tente et comme tentation, la chair des étreintes et celle des combats. C'est là qu'il a lieu d'être, et c'est seulement à travers la superposition de tous les plans, de toutes les épaisseurs de la chair, que nous pouvons le voir. Car l'incarnation de Dieu est faite de tous les plans individuels, diachroniques et historiques de la chair de l'homme, embrassés dans un seul regard qui les traverse et en opère la synthèse : l'incarnation de Dieu, ne s'aperçoit que dans l'entier naturel de la chair de l'homme. *Et incarnatus est*. Passif. L'immersion est totale, l'engagement est total, la *trans-formation* est totale. *Formam servi accipiens, in similitudinem hominum factus et habitu inventus ut homo* (Ph 2, 7). La gravité de cet événement appelle notre consternation (autre nom de l'agenouillement) et, pour commencer, un silence comparable à celui des amis de Job (Jb 2, 13). Comme Dieu serait volatil s'il n'était rendu là, s'il n'était devenu *cela*, s'il n'était *cela*, devant nous ?

³ TERTULLIEN, *La chair du Christ*, IV, 1-3, SC 216, p. 222-223.

Le rayonnement « nucléaire » de l'Incarnation est proprement infini. En son Fils, Dieu n'en finit pas de prendre corps : il prend, comme par capillarité, le corps total de l'humanité. Toute chair est convoquée. Toute chair est potentiellement transfigurée. Toute chair est irradiée et devient un site d'épiphanie possible. C'est ce qui appert de la finale du discours eschatologique chez Matthieu, dans le dialogue du roi avec les justes : *Seigneur, quand nous est-il arrivé de te voir ?... En vérité je vous le dis, dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait* (Mt 25, 37-40). Depuis que la Parole s'est faite chair, et dès là que la Parole ne cesse de se faire chair, toute chair devient parole. Toute chair est « concernée » par la chair de Dieu⁴, par l'affaire d'un Dieu qui prend chair. Le Fils veut étendre son incarnation jusqu'à moi, jusqu'en moi. Le Fils de Dieu a besoin de ma chair pour être chair. *Je complète en ma chair ce qui manque aux épreuves du Christ pour son Corps qui est l'Église* (Col 1, 24). Il est un chemin d'incarnation pour chacun de nous aussi, car nous n'avons jamais fini, nous-même, de prendre chair, de venir au monde, de nous domicilier avec générosité et justesse dans notre condition humaine. En confessant « *Et incarnatus est* », nous attestons une initiative divine qui transcende toute chair, nous reconnaissons l'immanence de Dieu en toute chair, nous célébrons et magnifions l'universalité de la chair comme lieu théologique : comme le lieu théologique majeur.

Il a pris chair de la Vierge Marie... La Vierge Marie est l'un des deux personnages historiques mentionnés par le *Credo*, « canonisé » par le *Credo*, l'un et l'autre étant essentiels au « monde » de notre foi. L'un et l'autre marquent en effet les termes historiques de la vie de Jésus, l'un pour lui donner la vie, l'autre pour le mettre en état de passion, sinon pour lui donner la mort : *ex Maria Virgine, sub Pontio Pilato*. Marie est origine, Pilate est repère, sinon responsable. La mention de Marie dans le Symbole suffit déjà à indiquer son importance dans l'édifice de la foi chrétienne : Marie fait partie des *credenda*, des « choses à croire », autant qu'elle les embrasse et les récapitule, elle qui *conservait avec soin toutes ces choses, les méditant en son cœur* (Lc 2, 19). Marie, tout ensemble objet de foi, sujet de l'acte de foi et capitale de la foi. *Oui, bienheureuse celle qui a cru en l'accomplissement de ce qui lui a été dit de la part du Seigneur !* (Lc 1, 45).

Marie est donc origine : *et incarnatus est ex Maria Virgine*. Marie est du côté de la chair. Elle apporte sa « contribution » à la chair de Dieu. L'*incarnatus* « comprend » le *natus* – la naissance – dans son histoire et dans son processus. C'est ainsi que le Symbole nous délivre l'acte de naissance de Jésus, partagé avec celui de toute chair, tel que l'évoque l'auteur du *Livre de la Sagesse*, Jésus étant lui-même la *Sapientia nata* : né du Père avant tous les siècles, né de Marie à la *plénitude des temps* (Ga 4, 4) :

*Je suis, moi aussi, un homme mortel, pareil à tous,
Un descendant du premier être formé de la terre.
J'ai été modelé en chair dans le ventre d'une mère,
où pendant dix mois, dans le sang j'ai pris consistance,
à partir d'une semence d'homme et du plaisir, compagnon du sommeil.
À ma naissance, moi aussi j'ai aspiré l'air commun,
Je suis tombé sur la terre qui nous reçoit tous pareillement,
et des pleurs, comme pour tous, furent mon premier cri.
J'ai été élevé dans les langes et parmi les soucis.
Aucun roi ne connut d'autre début d'existence :
même façon pour tous d'entrer dans la vie et pareille façon d'en sortir* (Sg 7, 1-6).

⁴ Voir Concile VATICAN II, *Gaudium et Spes*, 22 : « Par son incarnation, le Fils de Dieu s'est en quelque sorte uni lui-même à tout homme. »

Jésus, Sagesse incarnée, venu *accomplir les Écritures* (Jn 19, 28) d'un bout à l'autre de sa vie, peut être reconnu dans ce texte et l'on peut le mettre intégralement sur sa bouche, comme on peut mettre sur sa bouche les « confessions » de Job :

*Tes mains m'ont façonné, créé ;
Puis, te ravissant, tu voudrais me détruire ?
Souviens-toi : tu m'as fait comme on pétrit l'argile
et tu me renverras à la poussière.
Ne m'as-tu pas coulé comme du lait
et fait cailler comme du laitage,
vêtu de peau et de chair,
tissé en os et en nerfs ?
Puis tu m'as gratifié de la vie,
Et tu veillais avec sollicitude sur mon souffle... (Jb 10, 8-12)*

ou encore ces versets du Psalmiste :

*C'est toi qui as formé les reins,
qui m'as tissé au ventre de ma mère :
je te rends grâce pour tant de prodiges :
merveille que je suis, merveille que tes œuvres.*

*Mon âme, tu la connaissais bien,
mes os n'étaient point cachés pour toi,
quand je fus façonné dans le secret,
brodé au profond de la terre.*

*Mon embryon, tes yeux le voyaient ;
sur ton livre, ils sont tous inscrits
les jours qui ont été fixés,
et chacun d'eux y figure (Ps 138, 13-16).*

Jésus professe tout cela avec nous, Jésus partage tout cela avec nous :

Puis donc que les enfants avaient en commun le sang et la chair, lui aussi y participa pareillement afin de réduire à l'impuissance, par sa mort, celui qui a la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable... En conséquence, il a dû devenir en tout semblable à ses frères, afin de devenir dans leurs rapports avec Dieu un grand prêtre miséricordieux et fidèle... (He 2, 14-17).

Paul exprime de façon extrêmement concise cet « article » de la foi, avec la préposition même qui se retrouvera dans le Symbole : *Factum ex muliere*,

Né d'une femme (Ga 4, 4)

et qui est déjà présente dans la généalogie matthéenne :

Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle (™x Áj) naquit Jésus, que l'on appelle Christ (Mt 1, 16).

cependant que la généalogie lucanienne enracine finalement Jésus au principe de la race humaine, ancre Jésus au fond de la race humaine :

Et Jésus, lors de ses débuts, avait environ trente ans, et il était, à ce qu'on croyait, fils de Joseph... fils d'Adam, fils de Dieu (Lc 3, 23-38).

Jésus prend donc naissance :

Car un enfant nous est né, un fils nous a été donné... (Is 9, 5)

Le Christ johannique lui-même se souvient de sa petite enfance et fait allusion à l'humilité de sa naissance, qu'il met implicitement en relation, dans le contexte du *Discours d'adieu*, avec les affres de sa propre mort :

*La femme, sur le point d'accoucher, s'attriste
parce que son heure est venue ;
mais lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant,
elle ne se souvient plus de ses douleurs,
dans la joie qu'un homme soit venu au monde (Jn 16, 21)*

évocation réaliste qui trouve un écho plus réaliste encore dans l'*Apocalypse*, avec le signe de la Femme et l'accouchement douloureux de l'Église-Mère :

Elle est enceinte et crie dans les douleurs et le travail de l'enfantement... En arrêt devant la Femme en travail, le Dragon s'apprête à dévorer son enfant aussitôt né. Or la Femme mit au monde un enfant mâle... (Ap 12, 2, 4-5).

Plaisir (Sg 7) et douleur (Jn 16, Ap 12) sont donc bien présents aux origines de l'homme Jésus, au berceau, au chevet de l'homme Jésus : proches parents de Jésus, l'un et l'autre, s'il se peut dire, comme ils le sont de *tout homme qui vient en ce monde* (Jn 1, 9).

Nobis natus, nobis datus... comme chante le *Pange lingua* eucharistique. Cette naissance est un don : don de la vie fait à l'homme Jésus, don de la vie fait par l'homme Jésus. Jésus naît comme donné. Sa naissance contient, en promesse, en perspective, le don total de lui-même, jusqu'à la mort. *C'est pour cela que le Père m'aime, parce que je donne ma vie, pour la reprendre. Personne ne me l'enlève ; mais je la donne de moi-même. J'ai le pouvoir de la donner et de la reprendre* (Jn 10, 17-18).

Ex Maria Virgine, de Spiritu Sancto : Jésus prend naissance à des altitudes différentes, mais en étroite relation l'une avec l'autre. Les deux « origines » ne sont pas sur le même plan. L'Esprit n'est pas le père de Jésus, même si Marie peut être dite, d'une certaine manière – et si elle a été dite en effet, par la Tradition – épouse de l'Esprit. Le rapport de Jésus à Marie est un rapport naturel, biologique, filial ; le rapport de Jésus à l'Esprit est un rapport d'origine plus complexe, dont la formule est à chercher en Rm 1, 3-4, en lien avec la résurrection :

... son Fils, issu de la lignée de David selon la chair, établi Fils de Dieu avec puissance selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts, Jésus Christ notre Seigneur...

Jésus est rempli d'Esprit Saint (Lc 4, 1) et conduit par l'Esprit (Lc 4, 1) ; l'Esprit du Seigneur est sur lui (Lc 4, 18), comme Celui qui lui a conféré l'onction messianique. L'Esprit est l'auteur et le principe de la résurrection de Jésus, déjà en perspective dans sa naissance et ne constituant du reste avec elle qu'un même événement : *Et si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité le Christ Jésus d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous* (Rm 8, 11). Jésus est conçu de l'Esprit Saint, autrement dit, Jésus est un concept, un prototype d'humanité nouvelle dans lequel nous sommes déjà inclus et auquel le baptême nous donne accès : *à moins de naître d'eau et d'Esprit, nul ne peut entrer dans le Royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est esprit* (Jn 3, 5-6). Dans la naissance de Jésus, l'Esprit Saint ne joue pas le rôle de géniteur, mais il fait de cette naissance son affaire, son dessein, son champ de manifestation : cette naissance n'est pas étrangère aux autres naissances, mais elle est particulièrement choisie pour manifester la sainteté de Dieu. C'est comme Esprit de sainteté – comme sanctificateur – que l'Esprit intervient dans la naissance de Jésus, non pour en perturber le processus, mais pour l'irradier, pour la transfigurer en direction du salut de tout homme qui vient en ce monde ; il s'agit en somme d'une épiclese sur la naissance humaine. Sur toute naissance humaine à travers celle-là.

Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ?...

L'Esprit Saint viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te prendra sous son ombre ;

C'est pourquoi l'être saint qui naîtra (tÕ gennèmenon ògion) sera appelé Fils de Dieu (Lc 1, 34-35).

De l'Esprit Saint provient naturellement un être saint. La naissance de Jésus est une naissance à l'ombre de l'Esprit, cet ombre renvoyant au grand thème biblique de la nuée, image de la Shékinah ou Présence divine :

La nuée couvrit la Tente du Rendez-vous, et la gloire du Seigneur emplit la Demeure. Moïse ne peut entrer dans la Tente du Rendez-vous, car la nuée demeurerait sur elle, et la gloire du Seigneur emplissait la demeure (Ex 40, 34)

Or quand les prêtres sortirent du sanctuaire, la nuée remplit le Temple du Seigneur et les prêtres ne purent pas continuer leur fonction, à cause de la nuée : la gloire du Seigneur remplissait le Temple du Seigneur. Alors Salomon dit : « Le Seigneur a décidé d'habiter la nuée obscure. Oui, je t'ai construit une demeure princière, une résidence où tu habites à jamais (1 R 8, 10-13).

Comme il parlait encore, voici qu'une nuée lumineuse les prit sous son ombre, et voici qu'une voix disait de la nuée : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, qui a toute ma faveur, écoutez-le. » (Mt 17, 5).

La naissance de Jésus n'a rien à voir avec une parthénogénèse (comme il en existe dans les contes, les légendes et les religions de l'Antiquité), ni avec une fécondation artificielle. La réalité biologique et intégrale de la naissance est tout entière assumée dans la puissance de l'Esprit, illuminée par l'Esprit, sanctifiée par l'Esprit (l'Esprit Saint ne se substitue pas au principe masculin de la génération : il n'est pas le sperme). Marie, dans le Symbole, se voit assortie du titre de « vierge », non pas de celui de « Mère de Dieu » (*Théotokos*) qui lui sera décerné par le concile d'Éphèse. Ce titre de vierge (*parqšnoj*) renvoie directement au récit

lucanien de l'Annonciation (Lc 1, 27) et s'appuie, comme on le sait, sur la traduction grecque de Is 7, 14 (oracle de l'Emmanuel). La conception « virginale » de Jésus ne se peut comprendre que dans le mystère de l'obéissance absolue de Marie à la Parole. La virginité physique n'est qu'un signe, et ne saurait en aucun cas être « exhibée » en dehors de ce contexte de l'accueil absolument « virginal » de la Parole qui donne la vie. Comme la tradition patristique l'a bien compris, ce qui est d'abord « vierge », en Marie – et ce qui le demeure – c'est son oreille, autrement dit son écoute de la Parole ; Marie ne prête pas seulement l'oreille : elle donne son oreille à l'œuvre de Dieu, à la Faculté de Dieu, et à travers cette oreille, cette écoute, c'est son corps entier qu'elle met à la disposition du Projet de Dieu. C'est sur ce mystère d'écoute, de disponibilité, d'obéissance à la Parole, que nous laisse la page évangélique de l'Annonciation (Lc 1, 38), avec le sous-entendu capital que ce mystère n'est pas réservé à Marie, mais s'ouvre, comme toujours dans la tradition ancienne, à l'Église tout entière – *Viergo-Mater-Ecclesia* – et par conséquent à chacun de nous. Contrairement à ce qu'a « édifié » toute une théologie contestable, toute une spiritualité de mauvais aloi, Marie n'est pas du côté de l'exception, mais du côté de l'ouverture et de la « compréhension ».. Matrice, Capitale, Cathédrale de toute obéissance à la Parole :

Sa mère et ses frères vinrent alors le trouver, mais ils ne pouvaient l'aborder à cause de la foule. On l'en informa : « Ta mère et tes frères se tiennent dehors et veulent te voir. » Mais il leur répondit : « Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique. » (Lc 8, 19-21).

Or il advint, comme il parlait ainsi, qu'une femme éleva la voix du milieu de la foule et lui dit : « Heureuses les entrailles qui t'ont porté et les seins que tu as sucés ! » Mais il dit : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et l'observent ! » (Lc 11, 27-28).

Marie n'est ni une déesse, ni un idéal, ni un « éternel féminin ». Il faut se méfier de tout ce qui contredit les lois universelles de la vie. Il faut se méfier de toute méfiance, de tout mépris à l'égard des lois universelles de la vie. La virginité n'a de sens – et de sainteté – que relative. Relative au don de la vie et au dessein de Dieu. Marie est un exemple prégnant (c'est-à-dire fécond) et une église habitable, non seulement pour ceux qui sont vierges, mais pour ceux qui ne le sont pas, qui ne le sont plus, ou qui le sont laborieusement. C'est pourquoi, « dans la communion de toute l'Église », le mystère de l'Annonciation – le mystère de la conception du Verbe – concerne aussi bien les gens mariés que ceux qui vivent le célibat consacré, lequel n'a de sens et de vertu qu'ordonné au don de la vie dans le dessein de Dieu et au service de la fécondité de la Parole de Dieu. Avec des dons et des vocations variés, gens mariés et non mariés se partagent le signe ecclésial de Marie, dans la sainteté de l'obéissance à la Parole. La virginité de Marie ne met pas l'homme dehors comme sale, comme si l'homme était toujours, *a priori*, du côté de l'impureté et de l'agression, comme si la sexualité humaine était *a priori* exclue du domaine de la sainteté. Le seuil de Marie ne jette, n'éconduit pas l'homme dehors, hors de l'histoire de Jésus, comme s'il n'avait rien à y faire, comme s'il n'avait aucun titre à s'en mêler, comme s'il était indigne d'y avoir sa part. En exaltant de manière outrancière et unilatérale la virginité, toute une mariologie profondément ancrée dans l'histoire (et dont il faut remarquer qu'elle a été élaborée principalement par des hommes) a abouti pratiquement à une espèce de féminisme religieux qui relègue la sexualité humaine dans les ténèbres extérieures. Mariologie dangereuse, équivoque, de la nostalgie et du désespoir. La féminisation sociologique du catholicisme, depuis le XIX^e siècle est à bien des égards solidaire d'une dévotion mariale mal éclairée. Pareille dérive nous invite à situer la « vraie

dévotion » mariale dans la seule dévotion véritable du chrétien, à savoir la dévotion à la Parole, laquelle est celle de Marie elle-même.

Le *Credo* ne m'oblige pas à croire à une mythologie, à une parthénogénèse qui heurte tout ce que je sais des lois universelles de la vie, et qui jetterait le soupçon sur la sexualité humaine, comme s'il fallait absolument en préserver la naissance de Dieu comme d'une saleté (il y a une certaine conception de la virginité qui n'est guère davantage – paradoxalement – qu'un préservatif). Le processus ordinaire et commun de la vie n'est pas une saleté qu'il faudrait épargner à Dieu – que Dieu se serait épargné – mais un lieu fondamental d'humanité où se produit une épiphanie de Dieu. Tout en demeurant fidèles à la Tradition de l'Église, nous pouvons légitimement avancer, aujourd'hui, dans l'intelligence théologique de ce mystère de la naissance humaine de Jésus sans mettre le miracle là où il n'est pas et ne sera jamais. Nous ne pouvons pas jeter le soupçon sur cette réalité intégrale de la chair qui est œuvre de Dieu, et que Dieu assume intégralement en son Fils, *né d'une femme*. La virginité de Marie, ouverte à chacun de nous, offerte à chacun de nous, est une transparence à la fécondité de la Parole elle-même, une transparence au Feu de la Parole. C'est ce que chante la liturgie au jour octave de Noël en référence au buisson ardent : *Rubum quem viderat Moyses incombustum conservatam agnovimus tuam laudabilem virginitatem : Die Genetrix, intercede pro nobis*. Transparence de la chair elle-même, dans son intégralité, à l'Esprit. La chair, toute la chair de son commencement à son terme, devenue histoire sainte et évangile. La conception virginale de Marie ne marque pas l'éclipse partielle, voire totale de la chair, mais son plein ensoleillement. Épiphanie de la chair comme don, loin des *tendances égoïstes de la chair* (Ga 5, 16). Le feu de l'Esprit ne détruit pas : il illumine. Si l'on ne voit pas cette transfiguration de toute la réalité charnelle, si l'on n'entreprend pas cette œuvre de mise à jour théologique, Marie devient un hors d'œuvre de la foi, au risque que cristallise sur elle une religiosité qui n'a rien à voir avec la foi. Marie devient alors idéale, étrangère, exceptionnelle, exotique, accessoire, avec le risque d'hypertrophie qui guette toute ce qui est accessoire. Présente dans le Symbole de la foi, Marie est aussi la maison, « l'église » dans laquelle le Symbole est professé, l'Église qui professe le Symbole.

La mise en lumière de Marie, dans les écrits néotestamentaires, a une portée ecclésiologique : c'est la mise en lumière de l'Église comme instance matricielle de la foi et de la vie baptismale. Mais cela ne suppose ni ne réclame aucun effacement du père, de l'instance paternelle dans la vie de l'homme Jésus, dans l'origine de l'homme Jésus. *Ton père et moi nous te cherchions dans l'angoisse*, dit Marie elle-même à Jésus (Lc 2, 48). Cela ne suppose aucune éclipse du rôle biologique et pédagogique du père. L'on peut légitimement penser, aujourd'hui, sans cesser d'être authentiquement catholique, que Jésus est venu au monde selon les voies ordinaires de la génération humaine, et reléguer une « conception virginale » mal comprise ou unilatéralement comprise dans ce matériau mythologique qui accompagne tout corps complexe et plurimillénaire de doctrine religieuse. La conception virginale de Jésus doit être rendue elle-même, si j'ose dire, à une certaine « virginité » et, par conséquent, débarrassée d'une interprétation matérialiste qui jette un fâcheux discrédit sur l'exercice de la sexualité humaine, magnifiquement mise en lumière dès la première page de la Bible, et par un livre entier au milieu de la Bible : le *Cantique des cantiques*. La réalité de l'incarnation de Dieu postule que le processus naturel de la génération humaine ne soit pas court-circuité, mais au contraire habité par Dieu, lequel, loin de faire l'économie de la mort humaine, l'a pleinement assumé. Dieu se dit, Dieu se fait dans la sexualité humaine, sans exception possible. Le « miracle » de la naissance de Jésus n'est pas dans l'exception faite au processus ordinaire de la génération humaine, mais dans son assumption plénière et dans la trans-signification qui en résulte.

Et homo factus est... Comme nous l'avons dit, la liturgie nous fait nous agenouiller à ces endroits du *Credo* aux jours de Noël et de l'Annonciation. Depuis le XVII^e siècle, le chant se fait volontiers plus lent sur ces mots, et marque un « sentiment » particulier d'adoration et d'admiration. Cet *Et homo factus* est à lui seul une sorte de crèche vivante, et l'on peut imaginer Marie le prononçant tout bas, la première, agenouillée devant la mangeoire, au cœur de la première Messe de Minuit. L'on peut détailler les notes de cet agenouillement spirituel que réclament de nous ces mots, comme celles de l'événement qu'ils résument : humiliation, anéantissement, attendrissement. *Et homo factus est*, c'est le grand interstice du Symbole, c'est le « creux » du *Credo*.

Il a été fait homme, il est devenu homme (sarx egeneto). Cette assertion pose la question du devenir de Dieu, d'un devenir en Dieu même, devenir que nous avons quelque mal à accorder avec notre onto-théologie classique : celle d'un Dieu immuable et impassible. Celle d'un Dieu pour qui il ne se passe rien, en qui il ne se passe rien. L'expression du Symbole évoque de près, bien sûr, l'hymne paulinienne de l'épître aux *Philippiens* : « à son aspect reconnu pour un homme » (*habitu inventus ut homo*, Ph 2, 7). Voilà donc l'homme promu comme « lieu d'être » de Dieu, comme « lieu-dit » de Dieu, le terme *homo* n'indiquant pas seulement une nature, mais une histoire (car être homme prend du temps). Jésus-Christ *est fait* homme, mais il est aussi *l'homme fait* :

C'est lui encore qui a donné aux uns d'être apôtres, à d'autres d'être prophètes, ou encore évangélistes, ou bien pasteurs et docteurs, organisant ainsi les saints pour l'œuvre du ministère, en vue de la construction du Corps du Christ, au terme de laquelle nous devons parvenir, tous ensemble à ne faire plus qu'un dans la foi et la connaissance du Fils de Dieu et à constituer cet Homme parfait, dans la force de l'âge, qui réalise la plénitude du Christ (Ep 4, 11-13).

Jésus-Christ, Homme fait. Fait de nous. De nous tous et de chacun de nous. Car encore une fois l'incarnation de Dieu me suppose et me réclame. Dieu ne se fait homme ni par hasard, ni par fantaisie, ni par accident, ni par évolution. L'incarnation de Dieu - *factus homo* – n'est pas un « fait » divers, ni un « fait » isolé ; ce n'est pas seulement Dieu descendant à l'homme, ni l'homme descendant de Dieu, mais Dieu montant de l'homme, affleurant à la surface de l'humain. L'incarnation est de l'ordre de l'événement (elle est même l'unique Événement) : elle est aussi de l'ordre du phénomène : Dieu advient et ne cesse d'advenir dans le Phénomène humain. La Nuit de Noël est en quelque sorte – de notre point de vue chronologique – la superposition de tous les plans d'un événement transhistorique qui ne cesse d'advenir. Et il en va de même pour sa Résurrection.

*